REQUIEM POUR DÉCOLLETAGE

Michel Decroisette

Michel Decroisette a mené une carrière de physicien dans la recherche scientifique. Il est aujourd'hui à la retraite et partage son quotidien entre Paris et la région de Samoëns, en Haute-Savoie. Il aime les randonnées en famille, dans les sentiers de moyenne montagne, et consacre son temps libre à la musique – il joue du violon –, à l'écriture, au bricolage et aux voyages. Il est très intéressé par les questions liées à l'environnement, à l'énergie et au réchauffement climatique. Il a d'ailleurs publié en 2009 *Raconte-nous l'énergie* aux éditions JePublie. com. En 2012, il a écrit son premier roman policier, *On creusera près du Foron*, paru aux éditions ThoT.

À Françoise

L'action de ce roman se passe en Haute-Savoie. Le village où elle se déroule, ainsi que les personnages et les faits, sont pure invention.

La Rivière-Enverse, 13 février 2014

JEUDI 15 MAI

La secrétaire toqua à la porte du bureau et pénétra sans attendre la réponse.

- Maître, la personne est là.
- Très bien, faites entrer... Bonjour, monsieur. Mettez-vous à l'aise, asseyez-vous, je vous en prie.

Le visiteur s'assit face au bureau, posa sa sacoche par terre, croisa les mains sur ses cuisses et regarda le notaire d'un air interrogateur.

- Permettez-moi d'abord de vous présenter mes sincères condoléances...
 - Merci, coupa le visiteur.
- Voilà pourquoi je vous ai convoqué : votre mère, Florence Courtois, est venue me trouver il y a environ un an pour me confier une grosse enveloppe, avec mission de vous la donner lorsqu'elle serait décédée. La voici.

Le notaire lui tendit une enveloppe en papier kraft assez épaisse.

- Que contient-elle ?
- Je n'en sais rien.

Son interlocuteur la regarda d'un air étonné. Il resta silencieux quelques instants puis releva la tête vers le notaire.

- Et pour la succession ?
- Je dois vous dire que l'héritage sera très maigre.
- Oui... Elle n'était pas riche.
- Et une fois que vous aurez acquitté les obsèques et les droits, il ne vous restera pas grand-chose...
 - Cela m'importe peu ; je le savais.
- Bien... Voulez-vous me signer ce reçu pour l'enveloppe ? Je vous recontacterai pour les formalités de succession ; cela demandera un certain temps.

L'autre signa sans rien dire, prit l'enveloppe, la mit dans sa sacoche puis se leva, salua d'un bref hochement de tête et sortit. Vraiment pas bavard, ce client, se dit le notaire. D'habitude, je dois plutôt me farcir toute l'histoire de la famille, et même sortir des mouchoirs pour éponger les pleurs...

Une fois sorti de l'étude notariale, l'homme regarda autour de lui puis se dirigea vers un café proche de l'office notarial. Il commanda une bière, s'installa à une table reculée et sortit le pli de sa sacoche. Elle portait l'inscription « À donner à mon fils après ma mort », suivie de la signature, et de la date : « 1er mai 2009 ». Il la tourna plusieurs fois entre ses mains puis se décida à l'ouvrir.

Elle contenait plusieurs enveloppes liées par une petite ficelle, et une lettre manuscrite où il reconnut l'écriture de sa mère.

Viuz-en-Sallaz, le 1er mai 2009

Mon très cher enfant,

Depuis quelque temps, mes forces s'amenuisent; c'est pourquoi j'ai pris la décision de t'écrire cette lettre. J'ai sur le cœur un lourd secret; je n'ai jamais eu le courage de t'en parler directement et je ne voudrais pas partir sans te l'avoir dit. Ton père n'est pas celui que tu appelais « papa Jules ». J'étais enceinte de toi lorsque je l'ai connu. Comme moi, il était un enfant de la DASS; il était couvreur. Il a accepté de te reconnaître et il est mort lorsque tu avais sept ans; une chute fatale d'un toit glissant, comme tu le sais. La pension que j'ai perçue était bien maigre et je n'avais pas de parents ou de beaux-parents pour nous aider mais nous avons cependant vécu dignement et je suis heureuse de savoir que tu possèdes un beau métier.

Les lettres que je te confie t'apprendront qui était ton père biologique, comme on dit maintenant, et quelles ont été – durant une très courte période – mes relations avec lui. Mon cher enfant, me voilà soulagée. J'espère que tu me pardonneras. Sache que tu es le plus beau cadeau que la vie m'a fait.

Florence Courtois

Sa main tremblait lorsqu'il posa la lettre sur la table. Il plongea son regard dans l'enveloppe en kraft et considéra le paquet entouré de la ficelle en se demandant s'il allait l'ouvrir. Il se décida enfin et retourna le pli ; le paquet tomba sur la table. Il le saisit, défit la ficelle.

Il y avait trois enveloppes qu'il disposa en éventail. Toutes trois portaient l'adresse de sa mère. Les deux premières étaient d'une écriture serrée en lettres pointues. Le cachet de la plus ancienne mentionnait la date du 3 octobre 1981.

Ma chère Florence, Je déplore que tu vives si mal notre séparation. Notre aventure ne pouvait être que passagère. Nous avons vécu une belle intimité mais voilà, c'est fini et tu sais que je ne reviendrai pas sur cette décision.

Je regrette que tu n'aies pas encore trouvé un nouvel emploi. Je ne peux malheureusement pas t'accorder l'aide que tu sollicites car mes finances ne sont pas assez reluisantes en ce moment. Je suis convaincu que tu sauras t'en sortir.

Je t'adresse toutes mes amitiés.

Louis

La suivante était datée du 20 octobre.

Florence.

Tu comprendras que je n'accorde aucun crédit à ta récente lettre m'annonçant que tu es enceinte et que je suis le père de l'enfant que tu portes. Je l'interprète comme une tentative très maladroite pour me forcer à renouer avec une liaison qui me serait désormais insupportable, et pourquoi pas à divorcer et fonder une nouvelle famille!

Je te prie de ne plus m'importuner.

Louis

La dernière portait la date du 28 octobre et provenait d'un cabinet d'huissiers.

Madame Courtois,

Par la présente, nous portons à votre connaissance que monsieur Louis Rabouloz, industriel demeurant à L'Averraz, nous a informés de tentatives de chantage que vous auriez exercées à son égard. Sur sa demande, nous vous prions expressément de cesser vos manœuvres. Sachez que toute

nouvelle action de votre part, de quelque nature qu'elle soit, entraînerait un dépôt de plainte pour harcèlement. Veuillez agréer, madame Courtois, l'expression de nos salutations distinguées.

Le graphe qui clôturait le message était illisible.

L'homme garda cette dernière lettre en main quelques instants puis la remit lentement dans son enveloppe. Il rassembla les trois documents, les reficela et referma l'enveloppe kraft qu'il remit dans sa sacoche. Il se décida enfin à boire sa bière.

LUNDI 2 AOÛT

François Martinod se redressa et s'appuya au dossier de sa chaise, les deux poings sur la table. D'incrédule, son expression devint soupçonneuse, les sourcils froncés.

— Je ne crois absolument pas à ce que tu me racontes. Il n'est pas possible que l'entreprise soit en perte de vitesse, comme tu le dis. Les compagnons ne se tournent pas les pouces, en ce moment. Bien sûr, la charge n'est pas élevée, mais c'est habituel en été. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Louis Rabouloz était un peu voûté, ses mains enserraient un verre de bière. Il resta silencieux quelques instants ; son regard oscillait entre son bock et François. Il but une petite gorgée et reposa le verre un peu brutalement, provoquant de petites éclaboussures de mousse. Il prit une inspiration.

— Eh bien si, ça va mal. Et ce n'est pas à cause de l'été. Le problème est autre. D'ordinaire, le carnet de commandes est déjà bien rempli pour la rentrée, et même jusqu'à fin d'année. Or, pour le moment, la charge de travail ne correspond qu'à un mois environ, sans se bousculer.

Louis lâchait des phrases hachées, les mâchoires serrées.

L'expression de François s'était un peu plus assombrie.

— Alors, quelle est la raison ?

Louis tourna la tête en direction de la place où des chalands commençaient à converger vers l'entrée du marché, mais il avait les yeux dans le vague. Il revint vers François.

- On se fait piquer les commandes par la vallée de l'Arve.
- Pourtant, on tire les prix au maximum.
- Sans doute pas assez. Ils ont recruté des immigrés qu'ils paient juste un peu plus que le SMIG ; et avec le gain que cela représente, ils font des promos auprès de nos clients habituels. Je ne peux pas lutter. Et en plus...

Louis s'arrêta dans ses confidences. Il se mit à faire des ronds sur la table avec le fond de son verre ; la bouche légèrement entrouverte, il respirait à petites goulées pressées.

- En plus? relança François.
- En plus, je ne t'en avais pas parlé, j'ai commandé un nouveau tour à programmation électronique.
 - Mais pourquoi ?
- Pour avoir plus de souplesse dans nos fabrications : *être plus performant*, comme on dit maintenant.
- Bon, mais ça, c'est un investissement, c'est peut-être une bonne décision... Je suis simplement surpris que tu ne m'en aies pas parlé.

François essayait visiblement de positiver.

— Sauf que je comptais sur les commandes à venir pour finir de le payer, et que la trésorerie est au plus bas.

Une certaine anxiété se lisait maintenant dans les yeux de François. Il resta silencieux pendant quelques instants, s'efforçant probablement d'entrevoir les conséquences de cette situation. Comme les trois autres compagnons, il avait fait carrière dans la petite entreprise de Louis Rabouloz, qui comptait à ses débuts un personnel beaucoup plus important. Les effectifs avaient lentement décru, en raison – en partie – de l'automatisation des machines, et aussi de l'attrait des grandes villes auprès des jeunes. Mais tout compte fait, cette évolution n'était pas inquiétante et l'entreprise, qui gardait un volant régulier d'activité, montrait une relative stabilité et personne ne se posait la question de son avenir.

François comprit brutalement que cet équilibre flanchait. Il remarqua :

— Tu n'avais l'air de rien, la semaine dernière! Je ne comprends pas! Ce n'est pas pendant le week-end que tu as découvert la situation?

Louis eut un sourire narquois.

— C'était pour la façade. Personne n'est au courant, même pas Angèle, puisque c'est moi qui fais la comptabilité.

François se taisait, assommé. Au bout d'un long moment pendant lequel Louis continuait de faire des ronds en oubliant de boire, il osa timidement, inquiet des réponses possibles :

— Et tu comptes faire quoi ?

Louis ne répondant pas, il poursuivit, énonçant à mi-voix ses pensées comme elles lui venaient :

— Je n'imagine pas que tu déclares l'entreprise en faillite... ni que tu licencies une partie de l'équipe, elle est trop réduite ; et ceux qui sont encore là ont travaillé dur pour toi. On pourrait peut-être réduire les salaires de tout le monde, le temps de se refaire et de payer le nouveau tour. Je suis certain que les gars comprendront... Non ?

Louis leva les yeux vers François.

— J'ai déjà retourné tout ça dans ma tête.

Un silence.

— Je ne vois qu'une solution : le rachat par une société de la vallée de l'Arve. J'ai même commencé à prendre des contacts.

François était abattu.

- Mais tu ne te rends pas compte : c'est comme si tu licenciais toute l'équipe. Tu penses bien que ces gens-là ne vont pas vouloir garder des ouvriers hautement qualifiés qu'ils devraient payer plus que les immigrés à qui ils offrent à peine plus que le SMIG, comme tu le disais il y a un instant!
 - Je négocierai pour qu'ils gardent tout le monde.
- Louis, tu te fourres le doigt dans l'œil. C'est du suicide ! Je ne te laisserai pas faire ça. Il doit y avoir d'autres solutions.
 - Je n'en ai pas trouvé!
 - Il faut au moins en parler très rapidement à l'équipe.
 - Oui, oui...

Xavier Débiolles apposa une dernière signature et referma le parapheur en poussant un soupir de satisfaction. Cela ferait bientôt trois mois qu'il traitait avec la DDT afin d'obtenir les fonds permettant de réaliser l'assainissement collectif de L'Averraz.

Le processus avait démarré deux ans auparavant sur une proposition du premier adjoint. Il avait fallu réaliser plusieurs opérations de communication auprès des habitants pour les informer du projet et connaître la consommation d'eau globale, déterminer l'emplacement de l'usine de traitement des eaux usées, évaluer le coût des travaux et la part du budget de fonctionnement de la commune que l'on pourrait y consacrer, négocier la différence avec la DDT... Un accord avait été arraché – grâce à sa ténacité, comme le reconnaissait le conseil municipal – ; ne

restait à faire entériner que ce dernier fichu document qu'il venait de signer. En principe, tout était sur les rails. Les pelleteuses devraient commencer courant septembre à creuser les fondations du système de décantation.

« Pourvu que l'on ne découvre pas un nouveau cadavre », pensa-t-il en se remémorant les péripéties lors de la construction de l'annexe de la mairie : mise à jour d'un squelette lors du déblayage de son emplacement, habitants en émoi à la suite de deux autres meurtres. Pour un village réputé tranquille, on ne pouvait mieux imaginer...

Il fut interrompu dans sa rêverie par la sonnerie du téléphone. C'était Berthe Trichet, sa secrétaire.

- Monsieur le maire, vous avez un certain Lionel Guillot en ligne.
 - Que veut-il?
 - Il veut vous parler directement.
 - Bon! Passez-le-moi.

Xavier se rassit à son bureau pour prendre la communication.

— Monsieur Guillot ? Je suis Xavier Débiolles, le maire de L'Averraz. C'est à quel sujet ?

Il laissa parler son correspondant durant plusieurs minutes, pendant lesquelles il bourra sa pipe et l'alluma.

— Monsieur Guillot, votre proposition est intéressante. Pendant que vous m'exposiez votre projet, je me disais que l'ancienne chapelle du couvent dont vous me parlez devrait être libre la semaine prochaine. On pourrait peut-être y aménager une soirée de concert. Cela vous conviendrait-il ?

[—] ...

[—] Alors, c'est parfait. Je dois toutefois m'assurer que c'est effectivement possible. Je vous recontacterai rapidement pour vous le préciser, demain ou après-demain.